

La mort d'un poète...

La mort d'un poète authentique est en soi une tragédie, une perte irréparable pour aujourd'hui et pour demain, qui plus est dans les sociétés au sein desquelles nous vivons. Restent bien sûr les écrits, calice auquel nos lèvres assouvissent un temps l'appel du dedans. Mais il nous manque la voix autant que la présence, de celui dont l'attention toute particulière aux choses, l'écoute de l'invisible et la vision d'un au-delà des êtres et de la nature révèlent à son auditoire et à son lectorat un mets rarement goûté, une lumière sans cesse désirée, l'éclair d'une vision prophétique.

Considéré comme l'un des plus grands poètes arabes contemporains, Mahmoud Darwich est mort samedi 9 août dans un hôpital de Houston aux Etats-Unis, à la suite d'une opération à cœur ouvert. Il avait 67 ans.

La disparition de ce chantre de la liberté endeuille la Palestine tout entière, terre natale du poète, et les amoureux de sa poésie, qu'ils soient de Palestine ou d'ailleurs n'en ressentent pas moins de tristesse tant la beauté, l'originalité, l'inventivité et le sens de ses poèmes dépassent infiniment les frontières et parlent à la multitude.

« Poète de la résistance », « poète national palestinien », « poète officiel de son peuple », « poète de l'humanité », les qualificatifs ne manquent pas dans l'exaltation d'un homme symbole dont le verbe aura marqué des générations entières.

« Poète de l'exil » cependant, voire des exils, restituerait sans doute davantage la nature de l'aède. Exil forcé lorsqu'à l'âge de 7 ans, en 1948, date de la création de l'Etat d'Israël, les balles sifflent au-dessus de sa tête alors qu'il prend la fuite avec sa famille, devant l'armée d'occupation israélienne, laquelle rasera Al-Birweh, village de sa terre natale en Galilée, avant d'y établir une colonie : « *Je m'en souviens encore... Je m'en souviens parfaitement. Une nuit d'été, alors que nous dormions, selon les coutumes villageoises, sur les terrasses de nos maisons, ma mère me réveilla en panique et je me suis retrouvé, courant dans la forêt, en compagnie de centaines d'habitants du village. Les balles sifflaient au-dessus de nos têtes et je ne comprenais pas ce qui se passait. Après une nuit de marche et de fuite nous sommes arrivés, ainsi que l'ensemble de ma famille, dans un village étranger aux enfants inconnus. J'ai alors innocemment demandé : Où suis-je ? Et j'ai entendu pour la première fois le mot Liban.* » ⁽¹⁾

Plaie à jamais ouverte, les poèmes diront la blessure vive, incandescente, d'un homme au retour improbable qui disait entendre encore et encore « *les pleurs d'un village enterré sous une colonie* ».

Un exode, 800 000 réfugiés, et le monde comme errance en exils successifs pour un être dont les mots sont flèches de « l'homme rouge » en quête de sa terre aux mains des colons, des hommes guerre et des « chevaux flammes » réduisant l'oasis en désert, le blé en cendre, les vivants en morts et les survivants en sans noms, pour ensuite et sur ces décombres bâtir maisons à raser le passé : « *Il y a des morts qui sommeillent dans des chambres que vous bâtirez. Des morts qui visitent leur passé dans les lieux que vous démolissez. Des morts qui passent sur les ponts que vous construirez. Et il y a des morts qui éclairent la nuit des papillons, qui arrivent à l'aube pour prendre le thé avec vous, calmes tels que vos fusils les abandonnèrent. Laissez donc, ô invités du lieu, quelques sièges libres pour les hôtes, qu'ils vous donnent lecture des conditions de la paix avec les défunts.* » ⁽²⁾

Les conditions de paix avec les défunts ? Retrait inconditionnel des colonies et droit au retour de tous les réfugiés, assurément.

Exil forcé donc, qui de ville en ville, de pays en pays, dira et écrira à la face du monde l'injustice de la colonisation, du viol d'une femme nommée Palestine, avec l'aval et le soutien de l'ONU et alors qu'elle était déjà sous contrôle britannique, par des envahisseurs érigés en victimes internationales, et pour cause, mais que la mémoire particulièrement défaillante soumet à une énantiotropie criante, une inversion des contraires, qui transforme ainsi la victime en bourreau.

« *Je connaissais la colonisation par mes lectures, par les récits des témoins, les cartes que l'on me montrait. Mais, croyez-moi, lorsque j'ai vu de mes propres yeux l'ampleur de l'extension des colonies sur notre terre, j'ai compris l'extrême gravité de la situation.* » ⁽³⁾

Alors « *De quel songe s'élever ? Lequel rêver ? Avec quoi pénétrer dans le jardin des portes ? Et l'exil est l'exil...* » ⁽⁴⁾

Exil que son ami Edward Saïd connaît bien, lui qui écrira ces lignes toutes à propos : « *L'exil, s'il constitue un sujet de réflexion fascinant, est terrible à vivre. C'est la fissure à jamais creusée entre l'être humain et sa terre natale, entre l'individu et son vrai foyer, et la tristesse qu'il implique n'est pas surmontable. S'il est vrai que la littérature et l'histoire évoquent les moments héroïques, romantiques et glorieux, voire triomphants, de la vie d'un exilé, ces instants n'illustrent que des efforts destinés à résister au chagrin écrasant de l'éloignement. Ce qui est accompli en exil est sans cesse amoindri par le sentiment d'avoir perdu quelque chose, laissé derrière pour toujours.* » Il rendra d'ailleurs et un peu plus loin un verdict sans appel en notant que « *le pathos de l'exil réside dans la perte de contact avec la solidité et la satisfaction terrestres : le retour chez soi est inconcevable.* » ⁽⁵⁾

Inconcevable, et pourtant, il reste un lieu, certes fragile, une maison en soi, un espace à habiter peu importe l'errance, un chemin plus qu'une maison, l'écriture.

Celle de Mahmoud Darwich déplacera les foules lors de ses lectures publiques. Edward Saïd dira d'Adonis et de Mahmoud Darwich que « *chacun d'eux atteint, dans ses odes, des hauteurs rhapsodiques si élevées qu'il entraîne d'énormes auditoires dans des frénésies de ravissement enthousiaste. Pour eux, la prose est un instrument aristotélicien aigu comme un rasoir. Leur connaissance du langage est si immense et si naturelle, leurs dons si puissants qu'ils peuvent être à la fois éloquents et clairs sans avoir besoin de mots de remplissage, de verboiserie fatigante ou de vain étalage.* »⁽⁶⁾

Mahmoud Darwich affirmera avoir fondé un Etat dans sa langue...

Virtuose de la métaphore et de la métonymie, immense poète, « chantre de son pays perdu », perpétuellement habité par le doute, il combat avec les mots pour une bataille et dans la défense de valeurs à transcender la Palestine elle-même :

« *Pour moi, la Palestine n'est pas seulement un espace géographique délimité. Elle renvoie à la quête de la justice, de la liberté, de l'indépendance, mais aussi à un lieu de pluralité culturelle et de coexistence.* »⁽⁷⁾

En 1973, Mahmoud Darwich s'engagera comme rédacteur en chef au Centre de recherche palestinien de l'Organisation de Libération de la Palestine (OLP), à Beyrouth, rejoignant ainsi une organisation en guerre avec Israël. Cependant, et à l'égal d'Edward Saïd, qui au moment des pourparlers de paix entre Palestine et Israël s'opposera aux accords d'Oslo signés en 1993, s'insurgeant du fait que ces accords ne posaient nullement la question des colonies israéliennes en territoires occupés, et indiquant par là que « *l'autonomie (telle qu'elle a été conçue à Oslo) n'est rien d'autre que la poursuite de l'occupation par d'autres moyens* », il démissionnera en protestation de ces accords, voyant dans la signature comme une trahison arabe dans l'abandon des territoires occupés.

Plus tard, lors d'une interview, il reviendra sur ces accords d'Oslo : « *Nous nous sommes rendu compte que les accords d'Oslo ont creusé un gouffre dans lequel nous sommes tombés, mais nous n'avons pas encore réalisé pleinement quelle est notre position actuelle, jusqu'à quel point la frustration provoquée par Israël, sourd à toutes nos tentatives, a agi en profondeur : Israël signe des accords mais ensuite ne les respecte pas. Il veut le mur de séparation, et le mur est construit, et pourtant la paix continue à rester lettre morte, même quand tous les pays arabes se mobilisent pour normaliser les relations. Et pendant ce temps, l'image du palestinien a changé dans le monde : auparavant, il était un partisan de la liberté ; aujourd'hui, les médias nord-américains et israéliens lui ont fait un habit de terroriste, un masque qu'on lui jette à la figure et dans lequel il doit se reconnaître.*

Le monde entier, par contre, a oublié le problème fondamental : un peuple vit sous occupation depuis 40 ans, qui ne demande rien d'extraordinaire, rien que 22 % de son territoire historique. Mais le monde s'ennuie de tout ça et ne se préoccupe pas de voir combien nous, êtres encerclés et assiégés, nous pouvons être à bout, combien des énergies frustrées et latentes depuis 12 années peuvent, mal, implorer. Le monde entier produit de la haine, mais ne veut pas accuser Israël de crainte d'être accusé d'antisémitisme. Ainsi, Israël, au lieu d'un état qui opprime, devient une valeur éthique, au-delà de toute loi : un phénomène non plus historique mais divin. Et Pérès, qui passe pour un homme de paix, peut tranquillement dire que les colonies ne sont que des blocs résidentiels israéliens. Le langage politique a catégoriquement changé suivant la volonté israélienne, l'occupation est désormais un mot imprononçable et incompréhensible... »⁽⁸⁾

De fait, le poète, quel qu'il soit, peut-il s'accommoder du politique, se satisfaire d'arrangements en demi-teinte, de négociations en trompe l'œil et de promesses trahies bien des fois ? Le temps du politique peut-il se fondre ou cohabiter avec celui du poète ?

Le questionnement porte en soi la réponse : « *Aucun citoyen palestinien ne peut dire qu'il a vraiment renoncé à la politique. Mais depuis longtemps, je n'ai plus, moi, de position officielle dans le contexte de la vie politique palestinienne. Pour moi la position officielle représentait un fardeau, une scission douloureuse. Je n'arrivais pas à faire dirigeant le jour et poète la nuit. La poésie doit pouvoir proclamer son propre désespoir, faire son chemin en dehors des schémas et des stéréotypes.* »⁽⁹⁾

Le poète reprendra les armes du langage, le sabre éclair du sens et de la clarté, la pointe acérée d'un jugement sans faille et par-dessus tout la musique des mots à dire la vie, l'amour et la beauté. « *Le monde a besoin de poésie et de poésie simple, pour dire ce que de tout temps et sous toutes les latitudes les poètes ont chanté : l'étonnement devant la beauté d'un arbre, la peur de l'inconnu, la célébration des sentiments ordinaires* »⁽¹⁰⁾.

Il me revient en cela une phrase du poète René Char, « *dans nos ténèbres il n'y a pas une place pour la beauté ; toute la place est pour la beauté.* »

C'est dans un entretien du 15 avril 2004 accordé au journal L'Humanité, qu'il donnera à mon sens une des plus belles visions de ce qu'est la poésie, laquelle est dans le même temps une prise de position face aux intégrismes : « *Le poète est celui qui doute et accepte l'autre. Il me semble que la poésie est liée à la paix. Elle est en adoration devant la beauté des choses et bien entendu devant la beauté féminine. L'intégrisme isole la femme et la cache. La poésie aime le vin ; l'intégrisme l'interdit. La poésie sacralise les plaisirs sur terre. L'intégrisme s'y oppose farouchement. La poésie libère les sens. L'intégrisme les bride. La poésie humanise les prophètes. C'est pourquoi la culture engendrée par l'intégrisme religieux est anti-poétique par excellence. L'intégrisme peut aller jusqu'à supprimer tout ce qui est contraire à sa conception du monde. En ses formes les plus extrêmes, il représente un danger mortel pour la poésie et pour les poètes. (...)* »

Il sera plus tard reproché à Mahmoud Darwich d'avoir abandonné « la poésie de résistance » lorsqu'il cessera de plonger dans l'encre des réalités politiques, ce à quoi il répondait n'avoir pas renoncé pour autant « à la résistance esthétique au sens large. » « Je ne suis pas le porte-parole officiel du peuple palestinien » se défendait-il encore, « il faut accueillir ma poésie avec des critères esthétiques universels, et non selon l'appartenance particulière de l'auteur. Je réclame d'être traité en tant que poète, non en tant que citoyen palestinien écrivant de la poésie. »

Ailleurs, lors d'un discours prononcé à Ramallah à l'occasion de la cérémonie de dédicace de son recueil « Comme les fleurs d'amandiers ou plus loin », le poète était revenu sur cette accusation: « Il est vrai que le poète ne peut se libérer des conditions historiques qu'il vit, mais la poésie nous offre une marge de liberté, et une compensation métaphorique à notre impuissance à changer la réalité. Elle nous relie à une langue se situant au-dessus des conditions qui nous enchaînent et nous empêchent d'être en symbiose avec notre vécu humain. Elle peut également aider le sujet à se comprendre lui-même en se libérant de ce qui l'empêche de voler librement dans un espace sans limites. Dire que le sujet a le droit d'être reconnu en tant que tel dans un groupe, c'est une façon comme une autre de vouloir la liberté des individus qui composent le groupe. De ce point de vue, dans le contexte d'une lutte de longue haleine, cette poésie qui exprime notre humanité et nos préoccupations individuelles – qui ne sont jamais seulement individuelles – est une poésie qui représente la dimension humaine subjective de l'acte de résistance poétique, même quand c'est une poésie qui parle de l'amour, de la nature, d'une rose que l'on contemple ou de la peur qu'inspire une mort ordinaire. (...) C'est un acte de résistance que de voir la poésie assimiler la force de la vie ordinaire qui est en nous. Pourquoi alors accusons-nous la poésie d'apostasie lorsqu'elle assume les beautés sensibles et la liberté d'imagination qui sont en nous et résiste à la laideur par la beauté ? La beauté est en effet liberté et la liberté beauté. C'est ainsi que la poésie qui défend la vie devient une forme de résistance ... »

Et puis il y a cet entretien donné au Nouvel Observateur le 16 février 2006 où l'on peut lire à ce propos ce passage superbe, d'une justesse et d'une vérité extraordinaires : « Depuis que j'ai échappé à la mort en 1998 à la suite d'une opération du coeur, je sens que je rajeunis: je suis né une deuxième fois. Auparavant, j'étais obsédé dans mes poèmes par la mort. J'avais oublié de célébrer la vie et la beauté. Le paradoxe aujourd'hui, c'est que j'écris sur la beauté dans un pays où elle a été mutilée, saccagée, et où l'on vit en deçà de la vie. Je tente de compenser ce manque par la beauté que je chante dans mes poèmes. Comme un poète qui recommencerait de zéro, je m'attache à décrire la forme d'un nuage ou d'un cyprès, la fleur d'un amandier. Je me suis placé sous la protection des maîtres de la poésie arabe, mais uniquement des maîtres joyeux. Oui, j'écris en état de joie. Pas pour survivre, simplement pour vivre. Les lecteurs palestiniens qui vivent dans des conditions dramatiques ont accueilli magnifiquement ces poèmes. Lors d'une soirée de lecture à Ramallah, ils ne me réclamaient que des poèmes d'amour. Des femmes se sont mises à danser. Tous voulaient dire que l'occupation n'a pas écrasé leur humanité.

La poésie en Palestine est un combat pour « désoccuper » la langue. On me reproche parfois de ne plus être un poète de la résistance, un militant. Mais la vraie défaite serait que notre langue même soit vaincue par l'occupation. L'occupant s'attend à ce que nous ne parlions que de notre souffrance. Être palestinien, ce n'est pas une profession, c'est aussi affirmer qu'un être humain, même dans le malheur, peut aimer l'aube et les amandiers en fleur. Écrire un poème d'amour sous l'occupation est une forme de résistance. Le rôle de la poésie, c'est aussi de rendre les choses obscures pour qu'elles donnent de la lumière. Elle rend l'invisible visible et le visible invisible. La poésie est l'art du clair obscur. Une lumière trop crue, trop violente efface tout.

L'espoir est la maladie incurable des Palestiniens. Notre fardeau. Je refuse l'esprit de défaite et m'accroche à l'espoir fou que la vie, l'histoire, la justice ont encore un sens. J'ai choisi d'être malade d'espoir. La poésie est fragile. C'est ce qui en fait sa puissance. Si elle tentait d'affronter les tanks, elle serait écrasée. La poésie a la fragilité de l'herbe. L'herbe paraît si vulnérable, mais il suffit d'un peu d'eau et d'un rayon de soleil pour qu'elle repousse. »

La reconnaissance nationale viendra très tôt pour Mahmoud Darwich, dès l'écriture du poème « Identité », en 1964 alors qu'il n'a que 23 ans. C'est à partir de celui-ci qu'il sera qualifié de « poète de la résistance », à son corps défendant. La situation politique étant, au joug des colons israéliens répondront autant de poèmes et d'écrits dénonçant l'injustice, la violation des territoires, les bombes, les meurtres de civils, la domination par les armes, la terreur, l'installation des colonies et l'édification d'un mur de séparation, enfermant, emprisonnant toujours plus le peuple palestinien sans qu'il lui soit reconnu de patrie, de droit à l'existence dans un pays libre, le sien :

*Vous qui passez parmi les paroles passagères
Vous fournissez l'épée, nous fournissons le sang
Vous fournissez l'acier et le feu, nous fournissons la chair
Vous fournissez un autre char, nous fournissons les pierres
Vous fournissez la bombe lacrymogène, nous fournissons la pluie
Mais le ciel et l'air
sont les mêmes pour vous et pour nous
Alors prenez votre lot de notre sang, et partez
allez dîner, festoyer et danser, puis partez
A nous de garder les roses des martyrs
à nous de vivre comme nous le voulons. ⁽¹¹⁾*

Sang
et sang
et sang
dans ta patrie
Dans mon nom et le tien, dans la fleur d'amande,
la peau de banane, le lait de l'enfant, la lumière et l'ombre, le grain de blé, la boîte à sel.
Des snipers virtuoses touchent leur cible.
Sang
sang
sang
Cette terre est plus petite que le sang de ses enfants,
offrandes dressées aux seuils de la résurrection.
Cette terre est-elle bénie ou baptisée
Par le sang,
le sang
le sang
Que n'assèchent ni les prières ni le sable ?
Pas de justice suffisante dans les pages du Livre saint
pour donner aux martyrs la joie de marcher librement sur les nuages. Sang, le jour. Sang, la nuit.
Sang dans les mots !⁽¹²⁾

[A un tueur] Si tu avais contemplé le visage de la victime
Et réfléchi, tu te serais souvenu de ta mère dans la chambre
A gaz, tu te serais libéré de la raison du fusil
Et tu aurais changé d'avis : ce n'est pas ainsi qu'on retrouve une identité.⁽¹³⁾

A la tristesse de l'exil, la nostalgie d'un « retour inconcevable » et aux souffrances de son peuple, s'ajoutait un mal incurable, une malformation de l'aorte qui donna plusieurs fois l'occasion à la Mort de rôder autour du poète, rendez-vous qu'il différa cependant maintes fois.

En 1998, il échappa une seconde fois à la Camarde suite à une opération du cœur ; après avoir flirté avec la belle et joué dans ses boucles, il s'était amusé de lui avoir faussé compagnie.
Il en résulta l'écriture d'un recueil magnifique, « Murale », méditation sur la mort, testament d'une vie passée présente et à venir, dialogue lyrique dans un voyage au plus lointain de soi :

Un jour je serai ce que je veux.
Un jour je serai oiseau et, de mon néant,
Je puiserai mon existence. Chaque fois que mes ailes se consomment,
Je me rapproche de la vérité et je renais des cendres.
Je suis le dialogue des rêveurs.
J'ai renoncé à mon corps et à mon âme
Pour accomplir mon premier voyage au sens,
Mais il me consuma et disparut.
Je suis l'absence. Je suis le céleste
Purchassé.
Un jour je serai ce que je veux.
Un jour je serais poète
Et l'eau se soumettra à ma clairvoyance.
Métaphore de la métaphore que ma langue
Car je ne dis ni n'indique
Un lieu. Et le lieu est mon péché et mon alibi.
Je suis de là-bas.
Mon ici bondit de mes pas vers mon imagination ...
Je suis qui je fus, qui je serai
Et l'espace infini me façonne, puis me tue.

(...)

Qui es-tu, mon moi ?
Nous sommes deux sur le chemin
Et un, dans la résurrection.
Emporte-moi vers la lumière de l'anéantissement,
Que je voie mon devenir dans mon autre image.
Qui serai-je après toi, mon moi ?
Mon corps est-il derrière moi ou devant moi ?
Qui suis-je, ô toi ?
Fais-moi comme je t'ai fait,
Enduis-moi de l'huile d'amande,
Ceins-moi de la couronne de cèdre
Et porte-moi de la vallée vers une éternité
Blanche.
Enseigne-moi la vie à ta manière.
Epreuve-moi, atome dans le monde céleste.
Aide-moi contre l'ennui de l'éternité et sois clément,
Lorsque me blessent et pointent de mes veines
Les roses ... ⁽¹⁴⁾

Tahar Ben Jelloum rapporta que « Mahmoud Darwich aurait aimé n'écrire que des poèmes d'amour », mais à vrai dire sa poésie est toute de beauté, lyrique, épique, passionnée et passionnante, enivrante parce qu'écrite sur les braises de l'amour qu'il n'a jamais cessé de porter à la vie. En témoignent ses recueils, nombreux...

Quelques poèmes suffisent, si besoin était, à s'en laisser convaincre :

Si un jour je reviens
fais de moi un pendentif à tes cils
recouvre mes os avec de l'herbe
qui se sera purifiée à l'eau bénite de tes chevilles
attache moi avec une natte de tes cheveux
avec un fil de la traîne de ta robe
peut-être deviendrai-je un dieu
oui un dieu
si je parviens à toucher le fond de ton cœur
(...)

Le nom de Rita prenait dans ma bouche un goût de fête
dans mon sang le corps de Rita était célébration de noces
deux ans durant, je me suis perdu en Rita
et deux ans durant, elle a dormi sur mon bras
nous prêtâmes serment autour du plus beau calice
et nous brûlâmes
dans le vin des lèvres
et ressuscitâmes
(...)

Qu'avons-nous besoin du souvenir
le Carmel est en nous
et sur nos paupières pousse l'herbe de Galilée
Ne dis pas : Que ne courions-nous comme un fleuve pour le rejoindre
nous sommes dans la chair de notre pays
il est en nous
(...)

Une pomme à la mer. Narcisse de marbre. Papillon de pierre. Beyrouth.
La forme de l'âme dans le miroir
description de la première femme, parfum de nuages
Beyrouth de fatigue et d'or, d'Andalousie et de Syrie
argent natif. Ecume. Testament de la terre dans le plumage des colombes. Mort d'un épi. Errance d'une
étoile entre moi et Beyrouth mon amour. (15)

*C'est un amour qui va sur ses pieds de soie,
Heureux de son exil dans les rues.
Un amour petit et pauvre que mouille une pluie
de passage
Et il déborde sur les passants :
Mes présents sont plus abondants que moi.
Mangez mon blé,
Buvez mon vin,
Car mon ciel repose sur mes épaules
et ma terre vous appartient ... ⁽¹⁶⁾*

Mahmoud Darwich fut et reste le barde de la Palestine, mais sa poésie est à l'image de l'homme, multiple, universelle, « *Je suis le produit de toutes les cultures qui sont passées dans ce pays, la grecque, la romaine, la perse, la juive, l'ottomane. Cette présence existe jusque dans ma langue. Toute culture forte y a laissé quelque chose. Je suis le fils de toutes ces cultures, mais je n'appartiens qu'à une seule mère. Est-ce à dire que ma mère est une prostituée ? Ma mère est cette terre qui a accueilli tout le monde, qui a été témoin et victime* », « *seules les identités multiples sont belles.* »

La poésie comme langue unique à dire la multiplicité des voix, à dire la terre, l'autre, le je, le tu, l'étranger, le soi :
« *Qui, si je ne m'exprimais par la poésie, me comprendra ? / Qui, si je ne m'exprimais par la poésie, me parlera d'une nostalgie cachée pour un temps perdu ? / Et qui, si je ne m'exprimais par la poésie, connaîtra la terre de l'étranger ?* »

Nous avons plus que jamais besoin de la poésie comme nous avons plus que jamais besoin de la voix de Mahmoud Darwich:
« *Sans doute avons-nous besoin aujourd'hui de la poésie, plus que jamais. Afin de recouvrer notre sensibilité et notre conscience de notre humanité menacée et de notre capacité à poursuivre l'un des plus beaux rêves de l'humanité, celui de la liberté, celui de la prise du réel à bras le corps, de l'ouverture au monde partagé et de la quête de l'essence.* »

Alors à donner son cœur, que ce soit pour les fleurs de l'amandier, oui, les fleurs de l'amandier comme hymne national,
« *transparentes comme un rire aquatique, elles perlent de la pudeur de la rosée sur les branches... Légères, telle une phrase blanche mélodieuse... Fragiles, telle une pensée fugace ouverte sur nos doigts et que nous consignons pour rien.* » ⁽¹⁷⁾

« *Je cherche depuis dix ans le mot juste pour décrire la fleur de l'amandier au printemps. La beauté de la Palestine dit combien l'occupant reste étranger à la nature. Et peut-être que ce que le poète peut donner de plus fort à la résistance palestinienne, c'est de trouver le mot pour dire la fleur de l'amandier.* »

Ainsi, voici la Palestine, femme plus aimée qu'aucune autre, adulée, convoitée, imaginée, rêvée dans l'exil et la souffrance de la séparation, espérée follement par un amoureux fou surnommé Mahmoud de Galilée, Majnûn et Laylà des temps modernes dans la mystique et l'ivresse amoureuse d'un « Darwich tourneur » incarné en poésie, chanteur de la beauté, la voici dans le deuil inconsolable de la perte.

Son amant n'est plus, la parole s'est éteinte à cœur ouvert, envolée dans le ciel des poètes antéislamiques.

Mahmoud Darwich n'a pas été enterré dans sa Galilée natale, le gouvernement israélien s'y est opposé.

Exilé éternel, le poète repose au sommet d'une petite colline, promontoire d'où l'on peut voir à quelques kilomètres la partie arabe de Jérusalem.

*« Du ciel. Et d'autres choses aux souvenirs suspendus
Révèlent que ce matin est puissant splendide,
Et que nous sommes les invités de l'éternité. »*
Mahmoud Darwich

Notes :

- (1) Entretiens sur la poésie, Mahmoud Darwich, Acte Sud, 2006.
- (2) Au dernier soir sur cette terre, Mahmoud Darwich, Actes Sud, 1994.
- (3) La Palestine comme métaphore, Mahmoud Darwich, Paris, Sindbad/Actes Sud, 1997.
- (4) Voir note (2).
- (5) Réflexions sur l'exil, Edward Saïd, Acte Sud, 2008.
- (6) La langue arabe, la Rolls et la Volkswagen, Edward Saïd, Le Monde Diplomatique, août 2004.
- (7) «Pour moi, la poésie est liée à la paix», Mahmoud Darwich, Entretien réalisé par Muriel Steinmetz in L'Humanité, le 15 avril 2004.
- (8) Palestiniens, le peuple de l'absurde - Interview de Mahmoud Darwich, mercredi 30 mai 2007 - Geraldina Colotti - il manifesto, www.info-palestine.net .
- (9) Voir note (8).
- (10) Le testament d'un poète, Catherine Portevin, in Télérama, samedi 19 avril 2003.
- (11) Palestine, mon pays : l'affaire du poème, Mahmoud Darwich, Paris, Minuit, 1988.
- (12) Comme des fleurs d'amandiers ou plus loin, Mahmoud Darwich, Acte Sud 2007.
- (13) « Etat de siège », poème inédit de Mahmoud Darwich. Ramallah, janvier 2002.
- (14) Murale, Mahmoud Darwich, Actes Sud, 2003.
- (15) Rien qu'une autre année, anthologie 1966-1982, Mahmoud Darwich, Paris, Minuit, 1988
- (16) Le lit de l'étrangère, Mahmoud Darwich, Actes Sud, 2000.
- (17) Voir note (12).